

# L'intégration socio-culturelle des immigrants : aperçu de quelques résistances typiques

Autor(en): **Tosi, Umberto**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **73 (1981)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-386042>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# L'intégration socio-culturelle des immigrés

## Aperçu de quelques résistances typiques

*Par Umberto Tosi, directeur de l'Université ouvrière de Genève (UOG)*

A la fin avril 1980, il y avait dans le canton de Genève 97 000 immigrés parmi lesquels 75 000 travailleurs<sup>1</sup> originaires en grande partie de pays du Sud (Italie, Espagne, Portugal, Yougoslavie, etc.). Il s'agit d'une masse importante d'étrangers, surtout si on la compare à la population autochtone: à Genève une personne sur trois vient de l'étranger. En ce qui concerne sa stratification sociale, cette population immigrée occupe essentiellement les couches les plus basses de l'échelle; il s'agit le plus souvent de ces milieux que l'on définit comme «peu privilégiés» et dans lesquels le nombre d'inadaptés, au sens culturel du terme, est assez considérable.

## L'adaptation

L'adaptation, à mon avis, est un ensemble d'attitudes, de comportements, d'acquisitions, de réactions et de contre-réactions qui rendent aisée la vie sociale et qui permettent un enrichissement continu de la personnalité, mais il faut aussi prendre en considération un autre terme peu connu «l'acculturation». Selon MUCCHIELLI: L'acculturation est un «processus par lequel un individu apprend les modes de comportement, les modèles et les normes d'un groupe de façon à être accepté dans ce groupe et à y participer sans conflit. Ou des modifications qui se produisent dans un groupe culturel (concernant la manière d'agir, de percevoir, de juger, de travailler, de penser, de parler) par suite du contact permanent avec un groupe (généralement plus large) appartenant à une autre culture...».

De nombreux problèmes psychologiques et sociologiques sont soulevés par ce phénomène aussi ancien que les interpénétrations culturelles. Une certaine déculturation (perte de patterns culturels, des habitudes, traditions, etc. dans le groupe ou le peuple en voie d'acculturation) est nécessaire à la transculturation (passage d'un type culturel à un autre), et l'assimilation culturelle (c'est-à-dire l'acculturation elle-même) ne se produit pas toujours sans conflit; elle aboutit souvent à des cultures mixtes (exemples historiques: la civilisation gallo-romaine, les peuples latino-américains, etc.)<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Chiffres arrondis; Service cantonal de statistiques, Genève.

<sup>2</sup> Mucchielli A & R. «Lexique des sciences sociales», Editions sociales françaises - 1969.

Selon la Commission fédérale consultative pour le problème des étrangers, l'intégration serait: «l'incorporation, dans le domaine des relations humaines et sociales, des étrangers dans notre communauté. L'étranger doit devenir un membre à part entière de notre communauté, se sentir chez lui dans notre pays et pouvoir prendre une part active à notre vie de société. Ce faisant, il ne doit pas nécessairement perdre ses particularités originelles, ni abandonner sa nationalité»<sup>3</sup>.

Bref, à propos de cette adaptation, au sens banal du terme, plusieurs «indices» sociologiques et statistiques seraient nécessaires pour repérer et quantifier les divers degrés d'insertion socio-culturelle des immigrés. Comme exemples, je citerai: la connaissance de la langue, la vie syndicale et politique, les relations sociales, les habitudes alimentaires, les loisirs. Si on se limite à ne prendre en considération que l'indice «connaissance du français», qui me paraît un des plus significatifs, on constate qu'à Genève:

- un nombre d'adultes originaires de divers pays (Italie, Portugal, Espagne, Yougoslavie, Turquie, Algérie, etc.) variant entre 300 et 500 personnes, est composé d'analphabètes complets;
- 2000 à 3000 ne connaissent que quelques mots de français, insuffisants pour la vie sociale la plus élémentaire (courses, transports, rapports avec les autorités, etc.);
- 4000 à 5000 possèdent un vocabulaire restreint leur permettant une adaptation fonctionnelle aux échanges sociaux les plus élémentaires;
- un nombre très difficile à cerner, vraisemblablement 10 000 à 12 000 étrangers adultes connaissent le français assez bien pour une conversation courante mais ils sont totalement ou en partie incapables d'écrire et d'aller au-delà d'une «conversation courante». Leur vie culturelle est en partie sclérosée et figée; leurs relations, surtout avec les autochtones, sont déficientes et tributaires d'un code (langue parlée et écrite) qu'ils ne connaissent pas suffisamment»<sup>4</sup>.

A ma connaissance et toutes proportions gardées, cette situation est à peu près la même dans tous les pays d'Europe à forte immigration; la Suisse au fond ne représente à ce propos qu'un cas particulièrement typique parmi d'autres. Elle joue d'ailleurs un rôle de «laboratoire» par ses quatre langues nationales et l'exiguïté de son territoire qui mettent en relief plus facilement qu'ailleurs ses problèmes avec ses étrangers.

Cette situation européenne, c'est-à-dire ce nombre assez élevé d'immigrés non acculturés, inadaptés à la langue et aux schèmes culturels des

<sup>3</sup> Commission fédérale consultative pour le problème des étrangers: «La situation des étrangers dans la vie politique de la Suisse» – Mai 1976.

<sup>4</sup> République et Canton de Genève: Conseil de l'éducation continue des adultes; rapport au Conseil d'Etat sur l'intégration socio-culturelle des étrangers. Genève 30 avril 1979.

pays d'accueil, formant quelquefois des «ghettos sociologiques»<sup>5</sup>, est évidemment due en grande partie à tout un ensemble de manques flagrants imputables aux gouvernements concernés, qu'il s'agisse des pays d'accueil ou de ceux d'émigration. Les structures d'éducation, les congés-formation, les encouragements fiscaux et autres moyens appropriés font en effet défaut à peu près partout; c'est presque un postulat sur lequel je ne reviendrai pas.

Toutefois cela ne suffit pas à tout expliquer. D'autres raisons endogènes, d'ordre psycho-sociologique, souvent difficiles à cerner, contribuent à la marginalisation culturelle et à la non-intégration de bon nombre d'immigrés. Les quelques modestes efforts des pouvoirs publics ou d'institutions privées n'ont pas toujours l'efficacité attendue; toute une panoplie de résistances, chez les immigrés, rendent trop souvent inopérantes les tentatives et les expériences visant à leur intégration.

### **Facteurs de résistance à l'intégration**

Une analyse exhaustive de ces résistances nous mènerait trop loin et, entre autres, dans des domaines assez disparates comme la psychologie des profondeurs. En synthétisant et sans vouloir établir une hiérarchie précise des facteurs en cause, en voici un certain nombre qui, par rapport à mes expériences personnelles, me paraissent usuels et communs à la plupart des migrants inter-européens:

1. Tout d'abord, les travailleurs émigrant vers des pays d'outre-mer apprennent la langue du pays d'accueil beaucoup plus vite et plus facilement qu'en Europe. Ils coupent les ponts avec la mère patrie ou en tout cas ils sont conscients des difficultés et du coût du voyage de retour; leur intégration devient une condition impérative de survie. C'est la petite histoire des conquistadors qui brûlent les galères, c'est le besoin pressant de se créer des outils linguistiques et autres absolument nécessaires pour assurer un minimum culturel vital.

Ce qui n'est pas le cas pour les migrations inter-européennes. La plupart des immigrés que j'ai eu la possibilité de connaître, dans le canton de Genève, gardent des attaches fortes et fréquentes avec le pays d'origine; le cordon ombilical n'étant jamais coupé, ces travailleurs se retrouvent bien souvent entre deux chaises et ils ne sont évidemment pas motivés pour investir culturellement et affectivement, sur le pays d'accueil.

2. L'instabilité et l'insécurité liées au statut de migrant contribuent à alimenter ce manque d'investissement. Les saisonniers ne savent pas toujours s'ils pourront revenir l'année suivante; les annuels (permis B)

<sup>5</sup> «... l'expression de «ghetto sociologique» est utilisée plus ou moins métaphoriquement pour désigner tout groupe mis à l'écart et isolé par les autres groupes (ségrégation) ou tout groupe qui s'isole dans un genre de vie particulier incompatible avec la vie de la société ambiante. Mucchielli A & R: «Lexique des sciences sociales».

sont toujours à la merci d'une quelconque crise économique. Même les résidents (permis C) peuvent toujours craindre une initiative anti-étrangers ou des changements imprévisibles du marché de l'emploi. Bref, cet ensemble d'éléments ont leur poids dans le comportement général de non-intégration.

3. Une bonne partie des migrants n'ont pas planifié le nombre d'années qu'ils passeront à l'étranger. Au début, ils manquent souvent de projets précis, ils tâtonnent, ils espèrent rentrer chez eux dès que possible, ils vivent à l'année. Après 5 ou 6 ans, le retour se fait de plus en plus problématique, les enfants grandissent et vont à l'école, des liens étroits se sont noués avec le pays d'immigration. Malgré ces liens, ils n'ont pas encore fait le saut et de toute façon ils arrivent à survivre, culturellement, grâce à un simulacre d'intégration. Ils ont leurs milieux, ils ont des contacts sporadiques avec les francophones, ils passent inaperçus et ils forment cette tranche de la population que l'on a déjà appelée «les métèques».

4. Une partie prépondérante des immigrés, en Suisse, travaille dans le bâtiment ou dans l'hôtellerie. Il s'agit de deux secteurs professionnels qui, traditionnellement, recrutent leur personnel subalterne parmi les étrangers.

En effet, depuis toujours ces deux secteurs emploient de la main-d'œuvre saisonnière et peu qualifiée. Les Italiens, depuis le début du siècle, font leur saison en Suisse, comme maçons ou garçons d'office et ont «acculturé» ces deux secteurs: on parle italien sur tous les chantiers et dans tous les restaurants genevois. Les autres immigrés travaillant aux mêmes endroits apprennent donc l'italien, éventuellement l'espagnol, pas le français.

D'une façon générale, plus la population étrangère active a des tâches peu qualifiées et pénibles, plus elle s'adapte à une culture non francophone.

A part la dominance italienne dans ces secteurs, d'autres éléments, affectifs, contribuent à cette «adaptation» particulière (compagnonnage entre personnes du même métier; similitude des patterns culturels et sociaux; refus de la «culture du maître», etc.).

5. Une sorte de «sélection négative» joue un certain rôle dans le phénomène migratoire. Les régions industriellement sous-développées du Sud-Europe envoient au Nord des travailleurs qui, sur les plans scolaire, professionnel et social, sont plus démunis que ceux qui restent sur place. Dans l'Italie du Sud, le 66% des ouvriers métallurgistes n'ont pas terminé leur scolarité obligatoire<sup>6</sup>, et il s'agit là d'une catégorie assez privilégiée par rapport à d'autres. Or, en Suisse, parmi les Italiens du Sud, ce pourcentage est encore plus élevé. Cette tranche de la population, ayant

<sup>6</sup> Journal FLM No 83 j – avril 1975  
«I metalmeccanici e il diritto allo studio».



rompu très tôt avec l'école, n'étant pas motivée, ni préparée à des activités intellectuelles, manquant de bases dans sa langue maternelle, peut évidemment éprouver des difficultés insurmontables face à une langue étrangère; cette dernière faisant corps avec tout un système socio-culturel du type post-industriel qui leur paraît hostile et aliénant.

6. Il faut aussi parler de la «contre-acculturation». On entend par contre-acculturation, un processus de revalorisation idéalisante de la culture d'origine au sein des pays d'immigration. La culture d'origine est ré-interprétée à la lumière des nouvelles expériences et de la nouvelle situation des immigrants. Par l'idéalisation de la culture d'origine, la mémoire collective du groupe d'immigrants ne retient, en leur prêtant des contenus nouveaux ou en amplifiant leurs contenus d'origine, que ce qui est susceptible de faire persister, au sein des changements imposés par le contact avec une autre culture, les formes de sociabilité les plus traditionnelles.

Cela vise à réencadrer l'immigrant dans une psyché collective partagée au sein du groupe ethnique.

La contre-acculturation se manifeste aussi dans la relation des immigrés à l'espace. En effet, les travailleurs migrants tendent, dans la mesure du possible, à recréer dans le pays d'immigration un espace semblable à leur espace quotidien d'avant le départ<sup>7</sup>.

Il s'agit d'une espèce de mécanisme de défense du moi; c'est l'«in-group» face à l'«out-group»; le culturellement faible face au fort.

Ce mécanisme rend les immigrés les moins solides, hostiles et réfractaires aux modèles culturels du pays d'accueil. Voyant leur culture d'origine dévalorisée et méconnue, ils se replient sur eux-mêmes, ils phantasment sur leur pays et ils le valorisent à l'excès.

Quelques faits à titre d'exemple:

- La consommation de spaghettis parmi les immigrés italiens à Genève est nettement supérieure à celle faite en Italie. Or, tout le monde connaît la signification profonde des habitudes alimentaires chez les gens du Sud, habitudes qui dépassent le simple fait de s'alimenter.
- Il existe à Genève une cinquantaine d'associations d'Italiens, ce qui est énorme par rapport à la vie associative usuelle en Italie. Les  $\frac{3}{4}$  de ces associations ont comme but la diffusion et la valorisation de folklore régional (Sicile, Calabre, Sardaigne, Bergamo, etc.) et elles sont essentiellement constituées par des ressortissants de zones dites sous-développées.
- La mode italienne est plus suivie et pratiquée à Genève, toujours parmi les Italiens, qu'en Italie même (costumes foncés, souliers vernis, bijoux, etc.).

<sup>7</sup> Carlos ALMEIDA: «Contribution à l'analyse sociologique de la Suisse», Société suisse de sociologie 1974, page 23.

En règle générale, les symptômes de contre-acculturation sont plus forts chez les immigrés ayant une identité socio-culturelle fragile que chez les autres; les fonctionnaires du BIT ou de l'ONU établis à Genève, sûrs de leur culture, confiants en eux-mêmes, ne se sentant pas menacés, ni dévalorisés, n'ont pas besoin de manger des spaghettis deux fois par jour...

Comme toujours, ce sont les classes sociales les plus basses qui ont plus de difficultés que les autres à s'ouvrir et à s'intégrer.

7. Pour terminer, l'apprentissage d'une langue n'est pas un phénomène intellectuel, mais essentiellement affectif. Les enfants apprennent à parler, sans cours, ni méthodes programmées, parce que leur mère leur passe en même temps le langage et l'affection. Sans cette symbiose, les enfants ont d'énormes retards affectifs, intellectuels et scolaires.

La langue étant, au-delà du fonctionnel, un outil surtout de communication et de relation humaine, l'absence de sentiments amicaux et fraternels chez ceux qui possèdent déjà cet outil crée de fortes résistances chez ceux qui ne le possèdent pas. D'une façon empathique, intuitive, les immigrés ressentent peut-être chez les autochtones certains relents de xénophobie ou tout simplement le non-désir de les intégrer. S'agissant d'un phénomène inconscient, il n'est pas facile d'affirmer quoi que ce soit. Je me limiterai à constater que, trop souvent, ni les immigrés, ni les autochtones n'ont envie de communiquer. Dans mon entourage professionnel immédiat, je ne connais pas d'immigrés des couches sociales déjà citées ayant des amis suisses.

### **Une tâche de longue haleine**

Les quelques éléments qui précèdent m'ont convaincu qu'une meilleure intégration des immigrés ne peut pas passer seulement par des mesures à court et à moyen terme. Des investissements plus profonds, à long terme, impliquant des modifications politiques, seraient nécessaires. Lorsqu'il s'agit de changer des attitudes profondes, des conditionnements sclérosés, des structures sociales inadaptées au phénomène migratoire, les mesures usuelles me paraissent dérisoires.

Il n'est pas à notre portée de faire des miracles; à ma connaissance c'est par un travail lent, quotidien, anonyme, sans éclat, en profondeur qu'il sera possible de faire évoluer la situation des immigrés.